



Le Pont Blanc de Chaudeney : un ouvrage d'art désaffecté qui a connu une importance stratégique

Si la plupart du temps, la place de la mairie était par nature l'aire de jeu pour la jeunesse de Chaudeney dont je faisais partie, nous avons également trouvé, avec l'arrivée des beaux jours, un autre endroit où nous pouvions mettre en exergue notre débordante source d'imagination. Les abords de la Moselle se prêtaient admirablement à cela avec au milieu d'un décor champêtre : le Pont Blanc.



Chef d'œuvre de construction, cet ouvrage d'art est à présent totalement abandonné, envahi par une végétation luxuriante, et dont les arches ne servent plus qu'à abriter fourrages et quelques machines agricoles laissées à l'encan. Majestueux, au milieu de la prairie, il a abrité de nombreux rendez-vous galants et d'amours secrets.



Enfants, il était pour nous un lieu de rencontre ludique où entre armée bleue et armée rouge nous guerroyions à l'aide d'épées faites de baguettes de noisetier sur lesquelles étaient sertie une louche afin de se parer des mauvais coups.



Construit dans un but militaire, ce pont est la plus belle partie d'une ligne stratégique de chemin de fer, créée pour contourner la ville de Toul. Par un aiguillage à l'entrée de la gare de Chaudeney, elle venait rejoindre la ligne principale Toul-Blainville, qui connut ses heures de gloire, afin d'éviter Nancy.

C'est en 1933 que le projet de construction fut accepté et les travaux entrepris immédiatement. Ceux-ci dureront 18 mois pour le gros-œuvre, ce qui représente un réel exploit en raison des moyens techniques de l'époque et de l'importance de l'ouvrage. D'une longueur de 490 mètres, sur 7 de large, il permettait le croisement de deux trains. Construit en deux parties, la première fut confiée à l'entreprise Dublin qui entreprit les fondations de 21 piliers impressionnants sur lesquels reposent des arches de 16 mètres de long. Tout comme les piliers, le tablier du pont n'est que béton armé.

La mise en œuvre d'un tel chantier ne se passa pas sans incident, c'est ainsi que pour la réalisation des fondations de la première arche, cinq pompes, d'une capacité de 200 mètres cubes heure furent mises en

action afin d'évacuer l'eau d'infiltration de la Moselle toute proche. Les charpentiers se trouvèrent même dans l'obligation de calfeutrer les planches de coffrage avec du papier goudronné afin d'éviter aux ouvriers qui travaillaient dans les fouilles d'être littéralement noyés. Dans la réalisation de ce viaduc, rien ne fut négligé. De chaque côté des voies, une main courante et un trottoir en béton furent également aménagés, afin de permettre une plus libre circulation.

Mis en service pour la guerre de 1939

La deuxième partie de cette réalisation fut confiée à l'entreprise Daylde. Cette firme ayant reçu pour mission le franchissement de la Moselle ainsi que la route de Valcourt réalisée dans sa totalité en armature métallique, le tout reposant également sur deux énormes piliers plantés au milieu de la Moselle. Au cours des travaux, près de 300 personnes furent employées sur cet imposant chantier, dont une partie de la main d'œuvre fut embauchée sur place, car il fallait faire vite en raison des bruits de bottes de plus en plus précis qui se faisaient entendre de l'autre côté de la frontière. C'est ainsi que plusieurs personnes du village ont contribué à la mise en œuvre de cet ouvrage d'art. Dès 1939, le viaduc était en mesure d'entrer en service et tous les convois militaires empruntant cette ligne, y compris les trains de permissionnaires, pouvaient se rendre soit vers Lyon via Neufchâteau soit vers Paris.

Malheureusement, en juin 1940, lors du recul des troupes françaises, le viaduc connut son premier dynamitage, mais fut vite remis en service par l'armée d'occupation. Ainsi, entre 1940 et septembre 1944, les villageois purent voir passer des trains complets chargés de matériels divers ou de militaires allemands, car ceux-ci, par l'intermédiaire du maire, avaient réquisitionné la population masculine du village pour assurer la garde de l'ouvrage durant la nuit.

Septembre 1944 connut la retraite allemande et avec elle, le deuxième dynamitage, mais cette fois plus important que le premier, car une arche complète fut engloutie par la Moselle. Remis à nouveau en état et la paix revenue, ce viaduc ne connut plus guère de trafic, une rumeur ne proposait-elle pas d'acquérir cet ouvrage d'art pour l'euro symbolique. Mais l'on sait ce que peuvent colporter les rumeurs....?

À présent, lorsque je me promène sur l'un des trottoirs du Pont Blanc qui longe les anciennes voies ferrées et où poussent à profusion herbes folles et buissons, de multiples souvenirs ressurgissent en moi. Souvenirs d'une jeunesse heureuse, insouciance, empreinte de liberté malgré les privations de la guerre. Il m'arrive alors de sourire en voyant mon petit fils collectionner les pierres du ballast, les trouvant plus jolies les unes que les autres. Connaîtra-t-il comme moi des joies simples qui resteront gravées dans sa mémoire...? J'aimerais tant qu'il en soit ainsi.

Pierre BOUCHOT

Les Bribeurs

En ces années de disette qui suivirent la fin de la guerre 39-45, tout était bon pour trouver un petit supplément sans avoir recours aux tickets de rationnement alors en vigueur. Si la place de la mairie concentrait notre aire de jeux, une bonne partie de l'année, l'arrivée des beaux jours déplaçaient nos activités vers les bords de la Moselle toute proche, principalement sur la zone du petit barrage à aiguilles construit entre la berge de la rivière et une petite île située au milieu de son cours. Cette construction assez rudimentaire il est vrai avait pour but de maintenir le tirant d'eau dans une dérivation du canal de l'Est. Là, nous pouvions mettre en exergue notre débordante source d'imagination, car au pied de ce barrage se trouvait la réserve de pêche où grouillaient gardons, tanches et barbeaux.

Ainsi pendant que l'un de nous faisait le guêt, car le garde-pêche était souvent à l'affût, les plus habiles se glissaient dans l'eau, peu profonde à cet endroit. Les aiguilles disjointes du barrage laissaient échapper de petits filets d'eau qui venaient rafraîchir la tête et le dos des bribeurs occupés à caresser le ventre des poissons avant de les saisir brusquement et les jeter sur la berge,

dans un grand cri de joie.

Quelquefois, en fouillant sous les racines des grands saules qui bordaient le bras de la Moselle, nous avions la désagréable surprise de déloger de son gîte un ragondin qui filait le long de la berge en dessinant une fine trainée derrière lui, où pire encore, une couleuvre aquatique qui s'éloignait entre deux eaux, semant la panique chez les galopins de notre acabit.

Cette technique de pêche était parfaitement rodée et rare sont les fois où nous revenions bredouilles, mais pour ma part, je me gardais bien de ramener à la maison une de ces prises, car il aurait bien fallu donner une explication quant à la provenance de ces poissons, d'autant que nous n'étions pas titulaires de carte de pêche. Mon père, premier magistrat de la commune n'aurait certes pas admis une telle pratique... sans ce précieux sésame. Pas question d'enfreindre la loi.

Pourtant, un jour alors que le guetteur avait déserté son poste, nous fûmes surpris par le garde-pêche fédéral. Perché sur le barrage, les jambes écartées dans ses bottes de cuir, il lança à la cantonade:

« Ah ! cette fois, je vous tiens mes gaillards! »

Levant la tête nous vîmes sa grosse insigne accrochée à sa poitrine, briller au soleil. La surprise fut de courte durée, traversant la réserve en quelques enjambées, nous nous sommes vite retrouvés sur l'île au milieu des ronces et des orties. Le garde, ne voulant pas s'en laisser compter traversa également le petit barrage, sur la légère passerelle prévue à cet effet, trop heureux de mettre le grappin sur la bande de garnements qui décimaient impunément sa réserve de pêche. La course poursuite au milieu de l'île mettait à mal nos cuisses et nos mollets, griffant nos membres jusqu'au sang, mais la peur de tomber entre les mains de notre poursuivant nous faisait oublier la douleur. Tout en courant, nous entendions les vociférations du fédéral qui se rapprochait dangereusement. Acculés au bout de l'île, nous étions pris au piège. Que faire? sinon se jeter à l'eau en se laissant porter par le courant. Nager n'était pas un problème. Je dirais même que pour beaucoup d'entre nous, c'était une deuxième nature.

Comme les montagnards savent chausser les skis, dès leur plus jeune âge, la jeunesse du village pratiquait tout jeune le crawl, la brasse ou la nage indienne grâce à la proximité de la Moselle. D'ailleurs, l'un de nos jeux d'été favoris n'était-il pas de la traverser à la nage, au lieu-dit l'Embarcadère au moment où une péniche approchait, lourdement chargée de matériaux à destination des aciéries de Neuves Maisons. Nous allions ainsi à sa rencontre afin de nous laisser bercer dans les vagues, insouciant du danger qui nous guettait, sous les vociférations du marinier qui nous enjoignait de nous éloigner de son lourd chaland, mais nous en avions cure. Ainsi par cette décision collective, nous venions

d'échapper au fédéral, moins courageux et surtout moins sportif, alors qu'agrippés aux énormes pierres, vestiges émergeant à la surface de l'eau d'un ancien moulin, nous le voyons s'éloigner dépité, en quête de nouvelles victimes.

Une autre technique de pêche était également à mettre à notre actif, cependant moins prolifique et plus aléatoire. Au moment de la fonte des neiges, sur les massifs vosgiens il n'était pas rares que les inondations recouvrent toute la surface de la prairie, avant que les scrapers et pelleteuses, n'aient détruits, pour transformer notre belle Moselle en voie navigable à grand gabarit, toutes les petites îles qui jalonnaient son cours. Si celles-ci offraient un refuge paradisiaque, en été, elles avaient pour conséquence de ralentir considérablement le débit de l'eau, charriant arbres morts, barques à la dérive et toutes sortes d'objets hétéroclites, lors des fortes crues. Tous les ans, la prairie se trouvait recouverte sous les eaux boueuses, qui montaient aussi vite qu'elles pouvaient descendre laissant apparaître çà et là d'innombrables mares où quelques poissons se trouvaient pris au piège, n'ayant pas suivi la décrue. Il était alors très aisé de les capturer, notre technique de pêche à la main se révélant très efficace. Ainsi, au cours d'une expédition, j'eus la chance de ramener à la maison, un beau brochet. Si je fus questionné par mon père sur la provenance de ce vertébré aquatique, il n'en reste pas moins que celui-ci finit dans la casserole sans autre forme de procès.

Souvenirs d'une jeunesse heureuse empreinte de liberté, malgré les privations de l'après guerre.

Pierre BOUCHOT



ENTREPRISE DE PEINTURE
PAPIERS PEINTS REVÊTEMENTS DE SOLS
DÉCORATION INTÉRIEURE,
AGENCEMENT DE BUREAUX ET MAGASINS

16 rue Docteur Chapuis, 54200 TOUL
Tél : 03 83 43 16 01 Fax : 03 83 43 29 17
Email : idecor@wanadoo.fr